



184 [psychologie clinique * n°29 * 2010/1

Hommages



« Les ambitions légitimes de la psychanalyse »

À la mémoire de Nathalie Zaltzman

[Ghyslain Lévy^[1]

La disparition récente de notre amie et collègue Nathalie Zaltzman a créé une perte incommensurable non seulement pour le Quatrième Groupe mais pour l'ensemble de la communauté analytique. Nous souhaiterions témoigner ici, sur l'invitation d'Olivier Douville, de la singularité d'une recherche à la fois exigeante et inventive que Nathalie Zaltzman a menée avec opiniâtreté pour réévaluer la psychanalyse comme pratique thérapeutique spécifique s'adressant, à travers la propension du sujet à souffrir plus que de raison, à ce qui, en chacun, participe de la situation plus générale faite à l'humaine condition. Il s'agit dans ce témoignage de laisser la parole à une lecture personnelle et donc forcément subjective de son œuvre, une lecture nécessairement lacunaire, faite de choix inspirés par le partage de réflexions et d'interrogations qu'avec sa générosité habituelle Nathalie Zaltzman m'a fait l'amitié de m'offrir longtemps.

Le concept de réalité humaine

La prise en compte de la réalité humaine, des conditions qui lui ont été historiquement faites et continuent à lui être faites, est déterminante dans l'écoute singulière de l'analyste en séance, et donc dans la tâche de la psychanalyse à traiter les impasses subjectives. L'importance donnée par Nathalie Zaltzman à la réalité humaine, à cette dimension de l'ensemble humain à l'œuvre en chaque histoire personnelle et en chaque destin psychique singulier, l'a conduite, tout au long de sa recherche, à affirmer avec toujours plus de conviction : il y a une différence essentielle dans la façon dont une analyse est conduite, selon que l'analyste dissocie ou non dans son écoute les intérêts psychiques du sujet pris comme entité solipsiste ou comme sujet de sa condition humaine, selon que l'analyste considère l'intervention de l'histoire collective, de ses écroulements, de ses désastres, comme purement circonstancielle ou faisant partie des éléments constitutifs de la construction subjective. Cette perspective

[1] Psychanalyste, Paris. Membre du Quatrième groupe.



est évidemment décisive aussi bien au plan de la pratique de la cure analytique, de ses fins et des considérations théorico-cliniques de sa fin qu'au niveau des conditions éthiques nécessaires au soutien de la fonction analytique. Elle engage des orientations interprétatives différentes et même une représentation théorique distincte du modèle de fonctionnement de l'appareil psychique. Sa conséquence en est clairement tirée : la psychanalyse est amenée à traiter ce qui se révèle en impasse dans l'interprétation que le sujet s'est donnée d'une problématique commune à l'ensemble humain. La conclusion ne peut en être qu'une reformulation du concept de guérison psychanalytique que Nathalie Zaltzman va avancer de façon tout à fait originale^[2].

La guérison par la psychanalyse

De même que la conflictualité entre les deux courants pulsionnels de vie et de mort et ce qui s'oppose à leur exigence anime la vie psychique individuelle, de même cette conflictualité intervient dans l'évolution de l'ensemble humain. À contre-courant des déclarations habituelles, Nathalie Zaltzman soutient que la guérison ne survient pas de surcroît. Face au rempart narcissique que représentent la maladie et son repli asocial dans la négation de l'autre, face à la peur du sexuel qui y est sous-tendu, la méthode analytique vise, par le transfert sur une autre scène, à faire que la folie, cette réalité de la condition humaine commune, puisse trouver d'autres formes collectives d'accomplissement que dans la solitude de la maladie privée. Pour Nathalie Zaltzman, la guérison psychanalytique ne peut être réduite à la dimension exclusive du registre personnel ou privé. La guérison par la psychanalyse débouche donc nécessairement sur l'autre concept majeur de cette œuvre : le *Kulturarbeit*, qui n'en n'est que l'autre face. L'homme est un effet de culture, comme la guérison par la psychanalyse participe elle-même au travail de culture. En d'autres termes parler de psychanalyse appliquée n'a pas de sens, puisque cela consisterait à évacuer de fait la participation du processus analytique au *Kulturarbeit* commun. Avec le remaniement pulsionnel s'ouvre le travail de culture, cette œuvre conjointe du singulier et de l'ensemble, un autre concept original de la théorisation de Nathalie Zaltzman.^[3]

La condition culturelle commune

Le travail de culture est en effet un concept qui témoigne d'un effort permanent dans sa conceptualisation générale pour lier personnel et inter-personnel, pour articuler la scène psychique individuelle et les intérêts de l'ensemble humain, en évaluer les tensions, les conflits conscients et inconscients, les enjeux conjoints. Le *kulturarbeit* est l'alternative que représente pour la vie psychique l'ouverture à sa dimension

[2] Nathalie Zaltzman. *De la guérison psychanalytique*. Paris. PUF. 1998.

[3] Nathalie Zaltzman et al. *La résistance de l'humain*. Paris PUF. 1999.

collective, comme issue visant, en la transformant, à échapper à l'attraction du meurtre ou à la destruction du moi, sans refuser pour autant aux pulsions de mort leur satisfaction. Il s'agirait, par ce nouveau concept, de désigner la condition culturelle commune dont l'investissement libidinal aurait, pour la réalité psychique, « un rôle directeur » selon Freud^[4]. Autrement dit les idées, et plus généralement les objets de culture peuvent constituer, dans certaines conditions, des enjeux de vie, voire de survie pour la psyché en situation extrême, et ce à la hauteur des besoins primaires, la faim et l'amour. Ce bien impersonnel commun que constitue *le kulturarbeit* a peu à voir avec le procès culturel tel que Freud l'envisage dans *Le Malaise dans la culture* se développant au détriment des intérêts de l'individu hors de la névrose, à l'encontre de sa vie pulsionnelle, et au profit de la société dans sa volonté unificatrice. Ce bien commun est ce que Nathalie Zaltzman appelle la réalité humaine qui désigne à la fois ce qui en chacun s'identifie à l'espèce, mais aussi ce qui trouve en chacun une source libidinale nécessaire à son auto-conservation. C'est précisément ce concept de réalité humaine qui remet en question la position freudienne d'une contradiction entre l'auto-conservation et la conservation de l'espèce en chaque individu. Telle serait la condition culturelle à laquelle le sujet contemporain peine à se tenir, tellement les enjeux de jouissance narcissique rendent obsolètes les valeurs de solidarité et de partage réduites à des signes vides, coupés de tout contact avec la réalité psychique. La préoccupation théorico-clinique de Nathalie Zaltzman est clairement devenue, à partir de *La résistance d'humain* une nécessité éthique d'intégrer dans le corpus analytique, à partir des désastres génocidaires et de la réalité de masse destructrice qui a marqué le siècle, les conséquences d'un effondrement des valeurs de *kulturarbeit* sur lesquelles la psychanalyse avait construit ses fondations. Or c'est précisément en chacun, à cette identification commune qu'il a été porté atteinte, à cet ensemble de représentations inconscientes qui font lien entre chacun et les autres, et c'est à l'héritage de cet effondrement auquel on a aujourd'hui à faire. S'appuyant sur les avancées théoriques de Piera Aulagnier quant à la problématique de la destruction dans les psychoses, le fonctionnement de l'appareil psychique dans le registre des pictogrammes de l'originaire, en deçà de toute organisation fantasmatique, mais aussi les processus totalitaires d'aliénation à une néo-réalité imposée, Nathalie Zaltzman interroge ce qu'elle appelle la réalité humaine. De façon tout à fait originale, c'est en s'arrêtant sur ce qui fait que la réalité s'inscrit dans la psyché inconsciente sous le signe d'un meurtre originaire, c'est en interrogeant la fonction déterminante de cette vérité historique, sa nécessité symbolique sous les formes collectives de ritualisation sacrificielle, son inscription juridique en terme d'interdiction, de transgression, de condamnation et de retournement en culpabilité, que Nathalie Zaltzman en vient paradoxalement à penser un en deçà de la réalité du meurtre.

[4] S. Freud. *Le Malaise dans la culture*. Œuvres Complètes. XVIII. Paris. PUF. 1994.



Il existe dans le patrimoine historique de l'homme un temps où tuer l'homme n'est pas encore considéré comme un meurtre. L'acte de destruction d'avant le meurtre est sans tabou. C'est ce qui amènera Nathalie Zaltzman à inaugurer son dernier livre, *L'esprit du mal*^[5], par la situation d'une horde sans père et sans tabou, ouverte sur un devenir toujours possible de la condition collective. Or c'est précisément au regard de telles situations totalitaires, celles où l'extermination de masse réduit l'homme à une vie tuable hors de toute juridiction du droit, que Nathalie Zaltzman avance un point essentiel : quand, chez l'habitant du camp, toute place identificatoire s'est effondrée, quand les conditions minimales de sa réalité psychique, celles qui le font aussi sujet social, se sont volatilisées, c'est alors qu'un reste irréductible, un reste psychique non effaçable vient faire ultime résistance à la mort, et signaler par là même la persistance d'une identification survivante, trait inconscient d'appartenance irréductible à l'ensemble humain. C'est aussi dans ce trait inconscient d'appartenance ultime à l'humaine condition qu'il faut entendre le travail de culture.

De la pulsion anarchiste au travail de culture

Je voudrais souligner ici le fil rouge qui court dans cette œuvre, qui fait lien entre ce reste indestructible qui survit à la destruction systématique organisée par une thánato-politique au pouvoir, et le concept de pulsion anarchiste^[6] que Nathalie Zaltzman avançait déjà en 1979 comme source pulsionnelle de résistance, quand l'humain se trouve placé dans un environnement de mort, ou dans une situation extrême. Un fil rouge témoignant du souci qui a toujours accompagné sa pensée théorico-clinique, celui de comprendre les capacités de résistance qui, en chacun, permettent à la vie psychique de maintenir à tout prix son lien irréductible aux autres, comme condition même de sa survie, et ce contre toutes les circonstances qui visent au contraire à l'anéantissement de ce lien. Prenant ses exemples dans les expériences limites que l'individu est amené à vivre, que ce soit dans un environnement physique naturel, un environnement politique ou social, un environnement familial, chaque fois en tout cas des situations sans issue, Nathalie Zaltzman se préoccupait déjà dans cet article de ce qui fera le centre de son interrogation jusque dans *L'esprit du mal*. S'étayant sur la clinique où domine le registre du besoin, addiction toxicomaniaque, anorexie, boulimie, besoin de s'éprouver dans l'exploit à la limite et dans l'épuisement, compulsion à se mettre en danger, la recherche de Nathalie Zaltzman a très tôt investi la question paradoxale que pose la volonté à tout prix de survivre en défiant sans cesse la mort. En 1979, avec le concept de pulsion anarchiste et ce courant de la pulsion de mort tendue vers la vie et non vers la mort, sa réflexion s'ouvrait sur cette nécessité de penser la volonté entêtée, en chacun, d'affirmer sa valeur singulière, personnelle, intime,

[5] Nathalie Zaltzman. *L'esprit du mal*. Paris. L'Olivier. 2007.

[6] Nathalie Zaltzman. La pulsion anarchiste. EPI *Topique* n° 24. 1979.



par une protestation libertaire, contre l'uniformisation idéologique de masse, contre les forces agglutinantes d'Eros, contre le pouvoir de l'Un narcissique et son ordre souverain. Déjà dans cet article, la littérature des camps était pour Nathalie Zaltzman la source fructueuse de sa recherche à partir de laquelle elle interrogeait l'enjeu d'une survie qui ne se mesure pas seulement à l'appartenance à l'espèce, comme le suggérait Freud. Dans l'univers concentrationnaire la survie se gagne à partir d'un investissement exclusif du registre biologique du besoin, c'est à dire par la prise en compte de cette part qui, dans les pulsions de mort, trouve le chemin du psychique et de la révolte contre l'emprise d'un environnement saturé d'une volonté de meurtre. On y reconnaît les prémices des développements ultérieurs sur la guérison psychanalytique, les voies nouvelles ouvertes au dépassement des impasses thérapeutiques. Mais on y reconnaît aussi les prémices de la conception du travail de culture, de cette identification survivante dont Nathalie Zaltzman fera le fondement même du *kulturarbeit*, et dont la pulsion anarchiste pourrait être la source pulsionnelle.

À la limite du travail de culture : le mal

C'est dans *L'esprit du mal* que le concept de travail de culture se trouve clairement posé comme processus intra-psychique de l'expérience de vie susceptible de modifier le développement psychique trans-individuel. Peut-on parler d'un progrès de la vie de l'esprit quand l'analyste constate chaque jour l'inamovible, l'irréversible de notre condition, ce que Nathalie Zaltzman désigne comme le mal autrement dit la réalité humaine ? Comment concilier une certaine idée de mutabilité contenue dans le concept de guérison psychanalytique, le travail de culture qui en est l'autre tenant, avec ce ferment psychique incontournable et invariant qu'est le mal ?

La psychanalyse ne se sépare de toute forme de psychothérapie que par la dimension solidaire qu'elle établit entre le registre de la subjectivité la plus singulière et celui de la condition historique de l'homme ainsi que de son évolution. Sur la base de la solidarité de ces deux registres, le travail de culture au sens psychanalytique est un processus de transformation et de translation d'éléments du ça en éléments du moi, comme de passage de l'inconscient en pensées conscientes. Il s'agit donc pour Nathalie Zaltzman de souligner par cette fonction mutative du *kulturarbeit* son rôle dans la dé-programmation de certains schèmes répétitifs et constitutifs de l'espèce, tout en conservant et en transmettant les buts pulsionnels invariants sur lesquels celle-ci perpétue son unité. Est-ce à dire que l'espèce humaine progresse dans le sens d'un progrès du travail de culture ? L'homme n'est pourtant pas plus humain aujourd'hui qu'hier. S'il y a eu en particulier avec la découverte freudienne et son exigence d'intelligibilité, un accroissement de la conscience angoissante que l'homme a de lui-même, ce progrès du travail de culture reste néanmoins indépendant des régressions culturelles de la civilisation dont témoignent les catastrophes totalitaires



du xx^e siècle. Un constat qui conduit Nathalie Zaltzman, dans l'ultime partie de son œuvre, à s'interroger sur le mal comme limite même du travail de culture, comme cette zone psychique non-imputable à l'appareil pulsionnel, mais résistant à être pensée, comme en témoigne ce qui résiste dans l'acte même de désignation juridique des actes inhumains dans la catégorie des crimes contre l'humanité.

Penser le mal serait donc un progrès décisif qu'aurait à accomplir le procès culturel, sous condition de penser sa propre limite, de prendre en compte paradoxalement ce qui l'excède. Comment penser ce qui se situe hors de tout pensable, représentable, investissable par la vie psychique, et qui, en même temps siège en son cœur ? Question éminemment psychanalytique qui interroge ici le registre d'une jouissance hors-sujet, au-delà du plaisir de décharge pulsionnelle. Certes le procès culturel répond à cette tentative d'ancrer le scandale de l'impensable du mal en l'inscrivant dans un originaire, une filiation, une appartenance, en l'installant sur une scène mythique, qu'elle s'appelle meurtre du Père ou sacrifice de Dieu. Face au scandale du mal, l'ultime tâche du travail de culture n'est-il pas encore d'en appeler au sacré, au mal comme figure même du sacrilège ? Mais demeure du mal un reste irréductible, intraitable par tous les moyens élaborés par la pensée, scandaleusement incompréhensible. C'est avec cette confrontation radicale que nous laisse la disparition de Nathalie Zaltzman.

Je n'ai fait ici qu'effleurer une œuvre considérable qui ouvre sur bien d'autres questionnements. J'espère néanmoins ne pas avoir trop déformé ses propos.



Madame,

C'était un mardi sonnait à votre porte, qu'un jeune homme m'ouvrant la porte m'annonçait votre départ pour une urgence. Vous me rappelleriez au retour des vacances. J'apprenais le vendredi suivant ce rendez-vous manquant, la fin de ces mardis.

Un rythme s'arrêtait qui s'accordait avec cette lourde porte à pousser, cette cour à traverser, ces escaliers à monter. Je m'asseyais et vous attendais. J'attendais le bruit de vos pas. Me levais et rencontrais votre main, votre regard et puis votre sourire.

Je traversais ce couloir dans le silence de nos pas, coulisse et prélude à la scène sur laquelle je m'apprêtais d'être.

Face à vous. Avec vous. L'exercice difficile d'être soi.

Au fil de ces mardis, tissés.

L'exercice difficile d'exposer, penser ces lignes brisées.

Poussé par cette nécessité de figurer l'impensable de ces « traces », de partager l'intraduisible de ces maux.

Guidé par l'écriture de votre pensée, nous nous étions rencontrés.

Une partition s'était écrite sur les lignes de votre pensée et les notes de mes intimes émotions bousculées par la violence de ces « traces ».

Au fil de ces mardis, de ces rythmes et de ces écritures vous avez progressivement occupé un espace privilégié au cœur de mes activités, de mes pensées, de mes doutes. Par vous Madame j'ai, à l'aube de ma clinique, pu saisir l'essai d'une pensée que votre disparition laissera, pour un temps, orphelin de votre main.

Pour m'avoir laissé avec bienveillance et liberté jouer dans l'espace de votre pensée à la construction de mes questions, Madame, je vous remercie.

Pour m'avoir laissé entrer vous rencontrer au crépuscule de vos derniers chemins.

Merci.

Jean Cresp
Psychologue clinicien